



Paul Brusson

Une histoire parmi des millions d'autres...



Photo du mémorial de Mauthausen

« J'écris pour que la mémoire demeure »

Biographie :

Paul Brusson est né à Ougrée le 29 avril 1921. Il vit à Sclessin avec ses parents, qui sont concierges à l'école communale du château où Paul passe toute son enfance avec son frère cadet, Zénobe. Il fait des études professionnelles à l'école de chaussures de Liège et devient chausseur, employé par les plus grands cordonniers de la ville. Il est également, dès 16 ans, secrétaire adjoint de la section vente du journal de la jeunesse du parti socialiste.



*Paul et Zénobe Brusson, photo issue des
TERRITOIRES DE LA MÉMOIRE, asbl*

a) La résistance

Lors du début de la guerre, il ne s'engage pas dans l'armée mais dans la résistance, au sein du mouvement « Solidarité » du Front de l'Indépendance, un des principaux mouvements de résistance belges. Il se montre très actif afin de défendre ses idéaux socialistes et démocratiques et réalise de nombreux actes de résistance avec des amis également du mouvement.

Tout d'abord, à la fin de la guerre civile espagnole, ils prennent part à l'organisation de l'arrivée des nombreux réfugiés espagnols à Liège et ils se démènent pour que les enfants républicains qui ont atterri à Sclessin soient accueillis dans des familles. Plus tard, ces actions permettront à Paul de nouer de précieux liens d'amitié avec des prisonniers espagnols dans les camps de concentration. En 2014, place St-Léonard, un espace vert en l'hommage des Espagnols fuyant la dictature de Franco pour des raisons politiques ou économiques a été inauguré. On y trouve notamment un mur portant l'inscription « *Dans le drapeau de la liberté, j'ai brodé le plus grand amour de ma vie* ».

Paul va également fournir aux alliés quelques renseignements qu'il peut obtenir. Ce genre de tâche consiste, par exemple, à compter le nombre de chars qu'il voit passer dans un convoi puis à transmettre ces chiffres à l'échelon supérieur de la résistance. Il va aussi distribuer des tracts et des journaux socialistes tels que la « Churchill gazette » ou « Le monde du travail ». Ceux-ci critiquent les agissements de l'occupant et encouragent la résistance, ils blâment la collaboration : surtout celle qui est prônée par le rexiste Léon Degrelle.

Ce genre de revue étant interdite par les nazis, les tirages se font clandestinement et la distribution (ou même la simple possession) de ces journaux comporte énormément de risques. C'est d'ailleurs la raison de la déportation de Paul Brusson.

La nuit du 27 au 28 avril 1942, il est réquisitionné par la police allemande pour monter la garde entre les gares d'Ougrée et Renory afin d'éviter un quelconque sabotage. Le lendemain matin, deux policiers allemands à la recherche d'enseignants de la commune viennent frapper chez lui pour demander des informations. Le jeune liégeois décide de prévenir les institutrices de l'école du Perron à qui il avait distribué des tracts socialistes de l'arrivée imminente des nazis. Ensemble, ils suppriment les preuves de toute activité clandestine juste à temps avant que les policiers ne débarquent. Ceux-ci s'étonnent de la présence du chasseur et l'arrêtent. Il est emmené au siège de la Gestapo boulevard d'Avroy où il subit un interrogatoire costaud qui lui laisse penser que quelqu'un a dénoncé ses activités antifascistes. Paul, ne divulguera aucune information sur ses « collègues ». Après cet épisode douloureux, le premier d'une longue série, on le fait monter, ainsi que quelques autres liégeois, dans un autocar. Où sont-ils emmenés ? En enfer. Mais personne ne le sait encore... Paul voit son frère courir à côté du véhicule, tentant en vain de lui transmettre un paquet de nourriture.

b) La déportation

C'est donc le 29 avril 1942 que Paul Brusson arrive au fort de Huy aux mains de la Gestapo. La vie au fort n'est pas agréable, mais comparée au traitement qui lui est réservé par la suite, on peut dire que les conditions sont acceptables. Les prisonniers ont droit à de la soupe et du pain et les gardes ne viennent pas dans leurs pattes tant qu'ils ne sont pas dans les leurs... Toutefois, cette vie ne durera point : Le 6 mai, Paul est expédié ainsi que 30 autres personnes au fort de Breendonk pour un passage éclair. Arrivés sur les lieux, leur crâne est rasé et ils sont envoyés aux travaux forcés. Ils logent dans un dortoir insalubre, entassés les uns sur les autres, sans matelas ni coussin... Les gardes quant à eux abusent de leur situation de domination et accentuent le sentiment de précarité des prisonniers. Deux jours plus tard, Paul et ses compagnons d'infortune du fort de Huy sont envoyés en train vers l'est. Après 60 longues heures de trajet, ils arrivent enfin:

« Quand nous sommes arrivés en train le soir, nous avons reconnu sur notre comité d'accueil l'uniforme avec la tête de mort. Des chiens aboyaient et les gardes criaient « Raus, Raus! » (Dehors!). Comme on ne sortait pas vite assez, on nous a empoignés et on nous a fait sortir. On nous a alignés directement, par 5 et ces soldats, armés de mitraillettes bien sûr, nous ont menacés. On a compris, ma foi, qu'il ne fallait pas faire un pas de côté, sinon on était descendu, et nous sommes partis. La colonne s'est engagée dans une grande rue et nous avons traversé une petite ville (je ne savais pas du tout où on était car la nuit était tombée). Nous avons traversé cette ville sans lumière, tous les volets étaient fermés, et sans bruit sauf les hurlements des chiens et les pas sur le pavé (de temps en temps le

bonne demi-heure, la colonne s'est engagée sur un petit chemin en terre montant une colline (un chemin en terre juste pour avoir 5 personnes). Sur la colline, nous avons vu quelques fermes: leurs chiens aboyaient et les chiens des SS répondaient. Puis tout d'un coup, le chemin s'est rétréci, c'était vraiment juste et nous étions serrés les uns contre les autres. La pente était beaucoup plus dure puis tout à coup le chemin a débouché sur un sommet et on a vu, là, une grande muraille, avec des projecteurs qui balayaient les alentours à l'extérieur du camp. Il y avait des miradors et au fur et à mesure qu'on s'est rapproché, on a vu qu'il y avait des hommes en arme avec des mitrailleuses pointées vers nous et les projecteurs qui balayaient notre arrivée. Puis on a vu à l'entrée une petite place. Là, au-dessus d'une grande porte, il y avait un aigle qui tenait dans ses serres la croix gammée. C'était inquiétant. J'avais l'impression de me retrouver dans un enfer de Dante. »

A leur arrivée, leurs crânes sont à nouveau rasés mais cette fois par des hommes rayés (qui ne sont en réalité que des bagnards comme eux mais qui jouissent de certains privilèges). Tout bien leur est confisqué, on leur donne une douche soit glacée soit brûlante, des sandales, une chemise et un caleçon. La descente aux enfers ne fait que commencer.

Les premiers jours dans un camp sont capitaux. En effet, c'est durant cette période que Paul reçoit son numéro (le B5985), que les interrogatoires sur les vies passées débutent, qu'il se voit attribuer un « Arbeitskommando »... Il observe aussi qu'il existe une importante hiérarchie dans le camp dont eux, les simples prisonniers, sont la base. Ensuite viennent les « rayés » aperçus précédemment, puis les sous-kapos et kapos. Il y a aussi les chefs de blocks et enfin les gardes allemands : différentes sortes de SS. Tout est parfaitement coordonné et réglé telle une machine.

Quelques jours plus tard, tout bascule : Suite à une altercation avec un sous-kapo, notre liégeois est envoyé à Gusen I, le camp disciplinaire de Mauthausen, avec une étiquette NN en triangle rouge pour « Nacht und Nebel » et un nouveau numéro [15420]. Mettant en valeur ses compétences de cordonnier, son nouveau travail est de fabriquer les bottes des SS, une tâche peu éprouvante comparée à d'autres... Durant ses premiers jours, il tisse des liens d'amitié avec des Espagnols qui lui fournissent de nombreux conseils vitaux. Il a aussi l'occasion de remarquer le fait que les punitions sont très facilement attribuées et qu'il est donc préférable de se tenir à carreau. Le premier appel est fait à 5 heures du matin et le couvre feu est à 20 heures 30. Entre ce fuseau horaire, Paul Brusson doit travailler et il commence déjà à souffrir du manque d'alimentation et de la fatigue. C'est à ce moment-là qu'il fait une rencontre extraordinaire qui lui a très certainement, par de petites choses, sauvé la vie.

Il s'appelait Père Gruber, un homme d'Eglise allemand qui n'était pas prisonnier. Pendant toute la durée du séjour de Paul à Gusen, il lui transmettait dès que cela était possible un peu de nourriture. Son soutien moral aura également été déterminant pour de nombreux prisonniers. Le brave homme est mort en 44 sous la torture des SS après qu'ils se soient aperçus de sa « trahison ».

Quinze jours après son arrivée à Gusen, Paul Brusson commence à s'habituer à cette vie difficile. Il prend même part aux matchs de foot organisés par les nazis contre un peu de nourriture. Mais suite à la mort de la plupart de ses compatriotes tout fraîchement arrivés de Breendonk, Mauthausen et Huy, il est inséré dans l'équipe allemande. Celle-ci est coachée par le Lagerälteste n°2 qui a combattu à Liège en 14-18 et qui, respectant le sclessinois, jouera un rôle important dans sa survie en lui procurant de la soupe et du pain avec du fromage.

En juin, catastrophe, Paul est transféré dans les mines de granit, dit « le kommando de la mort ». Le travail va dès lors devenir une véritable torture physique : il consiste à transporter d'énormes blocs de granit dans des délais monstrueux. Les nazis ont comme seul mot d'ordre la « rentabilité ». Ce qui lui permettra de survivre? Ses amis qui de temps à autres lui fournissent de la nourriture ou encore un passage à l'infirmerie qui le soignera et lui redonnera des forces. Cependant, quiconque profitait trop longtemps des services de l'infirmerie était exécuté. On attribue tout de même un travail plus facile à Paul le temps qu'il se rétablisse (toujours dans cette optique de rentabilité : un mort ne rapporte rien !). Août, septembre et octobre sont plus faciles, le changement de travail le garde en vie. Il est ouvrier, ramasse aussi les pommes et pommes de terre selon la période... Pendant cette période, il retrouve aussi certains concitoyens belges. Mais la vie n'est pas facile pour autant: il est puni à quelques reprises pour non-respect des consignes concernant la propreté ou la productivité. Novembre, la neige arrive et c'est la rechute! Les morts se multiplient.

En décembre et janvier, le Lagerälteste (le coach de foot) lui sauve sûrement la vie en empêchant son départ de Gusen : Qui sait où il aurait fini sans lui? Sa situation physique lui confère un mois à l'infirmerie où il peut reprendre des forces et un peu de vigueur dont il a bien besoin. Paul avait perdu 20 kilos et n'en pesait plus que 50. Heureusement, après cela, il retourne travailler au kommando de cordonnerie, pour les détenus cette fois. Sa situation n'évoluera pas fondamentalement jusqu'à mi-juin 44.

Le 22 juin, après l'annonce du débarquement de Normandie, Paul est transféré au camp de concentration de Natzweiler-Struthof en Alsace. Il ressemble à Gusen, avec deux stubes (A et B) et les mêmes baraquements. Paul se demande pourquoi les NN sont rassemblés ici dans ce camp : Pour leur mort ? Ce qui est certain, c'est que ce ne sont pas les gardiens qui la leur donneront. Ceux-ci n'usent pratiquement jamais de violence par rapport aux brutes de Gusen et les punitions sont quasi inexistantes.

Fin juillet, Paul est chargé de rejointoyer ce qui s'avèrera être la chambre à gaz du camp. Grâce à ce nouveau travail, il fait la rencontre d'un compatriote belge, Omer, mais aussi d'un tsigane qui leur apprend qu'ils se trouvaient dans un camp reconverti, puisqu'à la base il s'agissait d'un camp d'extermination où de nombreuses personnes ont été tuées.

En août de cette année 1944, des résistants français se rebellent et tentent de prendre le pouvoir du camp, en vain. Les gardes exécutent devant les prisonniers toute personne ayant pris part à la mutinerie. Le 3 septembre, en raison de l'avancée des alliés, les détenus sont transférés vers Dachau. Paul obtient sa nouvelle immatriculation, le 99257, et est rapidement déplacé à Allach, un camp de concentration annexe. A son arrivée, il travaille temporairement comme constructeur de bunker, puis est affecté dans une usine BMW. Par la suite, il s'improvise électricien afin de rejoindre le liégeois Julien Daniels dit « Manquet ». Les deux compatriotes développeront une forte amitié et partageront ainsi ensemble l'émotion de la fin de la guerre. Paul obtient aussi momentanément un travail de cordonnier mais mi-janvier, il doit retourner aux Halles et reprendre son travail d'antan que « Manquet » lui avait fait obtenir. Une solidarité est née entre l'équipe d'électriciens, et cela fait chaud au cœur car en plus de cela, ils savent que les Allemands perdent du terrain face aux troupes alliées.

Le 28 avril 1945, c'est la pré-libération. Enfin la voilà ! Il l'attendait, il n'en pouvait plus : Les officiers et les gardes allemands quittent le camp et les laissent seuls. Paul est nommé policier par le comité du camp afin de veiller à ce que personne ne sorte pour ne pas tomber sur un Allemand retardataire... Le lendemain, le camp de Dachau est libéré, c'est l'effervescence, les policiers ont du mal à contenir toutes les personnes. C'est aussi la déception car les alliés arrêtent temporairement leur progression. Le 30 avril, les voilà enfin à Allach, ils sont libres !

c) Le retour de Paul Brusson et son véritable combat

Tous espèrent un retour rapide dans leur famille respective, comme promis par les libérateurs. Mais c'était sans compter sur une épidémie de typhus. Les Américains, manquant de précautions, regroupent les personnes de même nationalité dans les mêmes baraquements, ce qui favorise l'épidémie. La quarantaine imposée par les alliés en attendant les vaccins ralentit considérablement le rapatriement des prisonniers, ce qui pousse certains à s'enfuir de ce camp qui leur évoque trop de mauvais souvenirs. Paul fera lui-même une tentative « d'évasion » avec plusieurs nouveaux amis belges avant de se résigner et de revenir au camp. Cependant, les rations de nourriture sont généreuses, les prisonniers peuvent envoyer des lettres à leurs familles. Paul en profite pour rassurer ses parents et leur raconter le triste sort de la plupart de ses amis de Sclessin. Le 31 mai, enfin, il quitte Allach avec un convoi américain.

Son retour se fait en plusieurs étapes qui lui paraissent interminables. Il embarque dans les camions américains jusqu'à Mulhouse où il passe la nuit et le matin, après s'être fait contrôler pour voir s'il n'est pas un SS, il prend le train en direction de l'ambassade belge de Paris, qu'il pourra brièvement visiter grâce à 50 francs français que les alliés lui ont donnés. Il va aussi passer un moment avec un ancien ami codétenu français. Le lendemain, c'est enfin le grand jour : il prend le train jusque Bruxelles puis la voiture jusque Liège : Il est déposé en face de son ancienne école où il avait caché des réfugiés espagnols. Sa famille et ses amis l'y attendaient et les retrouvailles sont très émouvantes, presque irréelles. C'est aussi le triste moment de rencontrer les familles des Sclessinois déportés qui n'ont pas survécu...

Paul Brusson commence par reprendre son métier de cordonnier et se marie avec une femme qu'il a connue avant la guerre le 8/12/45. Un an plus tard, il devient le père d'une petite fille, Michèle, qui deviendra directrice d'école et qui lui donnera un petit fils, Milan. Il souhaite faire de sa nouvelle vie en tant qu'homme libre une lutte pour la paix, la solidarité, la justice et la fraternité. Ainsi, en 49, il quitte son travail, entre à la police de la commune d'Ougrée et termine, avec succès, les cours des candidats officiers de police de la province de Liège. Il est nommé Commissaire-adjoint en 1962 puis Commissaire en 1974. En parallèle à cela, il milite au sein de la confédération Nationale des Prisonniers Politiques et Ayants Droit de Belgique et dans plusieurs associations patriotiques où il remplit, avec un inlassable dévouement, des fonctions essentielles. Il est Président de l'Amicale de Mauthausen, membre fondateur de l'ASBL « Les Territoires de la Mémoire », Membre du C.A. de l'Institut national des Invalides de Guerre. Il accompagne régulièrement des étudiants et leurs professeurs dans les camps de concentration où il a séjourné dans le but de sensibiliser les jeunes à l'horreur du nazisme et plus largement, du fascisme. Paul se voit décerner de nombreuses distinctions honorifiques, comme la Croix d'Honneur de la République autrichienne en 1996. Il fut aussi membre, pendant 20 ans, de la Commission d'Assistance Publique (le CPAS d'Ougrée, maintenant) avant d'en être le président pendant 7 ans. A plusieurs reprises, il décrit son expérience par écrit et finalise son projet en 2003 avec la publication de son livre « De mémoire vive ». Paul Brusson décède le 27 octobre 2011, à l'âge de 90 ans.



Photo prise par André Gilles à l'occasion d'une rencontre avec des élèves en mai 2011

Descente aux enfers : un récit inspiré par la vie de Paul Brusson

Je n'étais jamais venu ici. Non pas que j'en avais envie, mais c'est dingue comme on peut vivre des mois à côté d'une pièce sans jamais être autorisé à y rentrer. Notez qu'il n'y a rien à voir : Ici comme partout dans le camp, nous sommes livrés à la froideur des murs de pierre nus. Quelle torture pour l'artiste que je suis d'être coincé entre 4 façades d'un blanc des plus monotones ! Et pourtant, l'infirmerie, c'est le havre de paix dont tout le monde rêve secrètement, même si ici personne n'ose se faire passer pour malade. On l'est tous quelque part mais pas assez aux yeux des Allemands. Enfin pour moi maintenant il n'y a plus de doutes possibles : vu l'état de ma jambe, aucun risque que je retourne porter du granit au kommando de la mort. J'imagine qu'on va me transférer au « Stube B » avec les autres infirmes...

Mes pensées glissent naturellement vers ma famille et mes amis de Sclessin. Ils doivent me croire mort aujourd'hui. Comme Luc doit avoir grandi ! C'est la première fois depuis le début de ma déportation que je les imagine de la sorte et je réalise à quel point ils me manquent. De manière générale, les gardes ne laissent pas de temps pour penser à sa famille. Alors je me répète leurs noms, sans doute pour me donner du courage mais je n'ai jamais pris le temps de me demander comment eux vont. Quel égoïsme quelque part... Mon esprit s'évade, je me revois ce 26 avril 1942.

Mes parents s'étaient levés aux aurores pour préparer la pâte à pain. Habituellement je les aide pour décorer les pâtisseries mais pendant la guerre, on ne fait pas de pâtisseries. J'étais allé vendre des cartes postales que je dessinais près du stade de foot. Alors que je m'apprêtais à rentrer dîner, deux policiers allemands m'interpellèrent et me posèrent quelques questions relatives à mon identité, ma profession,... Je ne sais même plus ce que j'ai bien pu leur dire avec mon allemand maladroit, peut-être me suis-je trahi mais il semble que j'avais déjà été dénoncé. Dénoncé pour avoir acheté un journal communiste à un jeune du quartier ou pour l'autre chose ?

En tout cas, lorsqu'ils m'ont amené au bureau de la Gestapo boulevard d'Avroy, ces nazis m'ont clairement fait comprendre qu'ils étaient au courant des deux ! D'un autre côté, le simple garçon que je suis ne les intéressait pas vraiment, ils cherchaient les rebelles : les membres actifs de la résistance. Je l'ai cru, cet officier, quand il m'a dit que je pouvais échanger mon ticket pour l'est contre le nom d'un résistant. Je n'ai jamais eu une bonne condition physique, je ne voulais pas partir travailler en Allemagne. Mais je n'en connaissais pas moi, de résistant ! Je n'avais juste pas su dire non à un type me mettant un journal contre le nez ! Je ne connaissais même pas cette gazette, « Le monde du travail », mais je dois avouer que je l'ai lue et qu'elle ne m'a pas déplu. J'ai donc dénoncé ce pauvre garçon qui vendait les journaux. Je ne connaissais pas son nom mais il me semblait bien l'avoir déjà vu à l'école du Perron.

Cette piètre description du jeune homme n'a visiblement pas suffi aux Allemands. Ou alors j'ai juste été trop naïf de croire qu'on me laisserait partir. Ni une ni deux, j'ai été embarqué dans une camionnette allemande et j'ai ainsi entamé ma descente aux enfers : Fort de Huy, une semaine. Breendonk, deux jours. Mauthausen, un an...

Ma santé s'est rapidement dégradée, je souffrais terriblement de la fatigue et du manque d'alimentation. Les SS sont particulièrement sadiques avec les gens comme moi. En fait, même les prisonniers sont violents. Certains ont quand même l'air compatissant, mais de là à intervenir... Je pensais être au bout de mon odysée infernale dans ce camp de pierre, à travailler comme tailleur de granit, mais je n'étais pas encore arrivé dans le Tartare.

Le 6 mai 1943, après l'appel du soir, quand nous pouvions enfin souffler un peu, un Français a tout de même trouvé la force de me chercher misère. Il n'était pas le premier ni le plus habile mais il revenait chaque fois à la charge avec des réflexions supposées drôles. Alors je l'ai frappé. Je n'en suis pas fier mais c'est ce que j'ai fait. Encore un exemple de la façon dont les camps peuvent nous changer. Le Français a bien évidemment répliqué aidé de deux autres codétenus et nous avons tous les quatre été envoyés ici, à Gusen I, le camp disciplinaire de Mauthausen et la partie la plus profonde des enfers.

Ici comme ailleurs j'étais observé. Je les ai tous médusés quand je me suis engagé dans le tournoi de foot organisé par les Allemands contre une ration de nourriture supplémentaire. C'est alors que mon supplice éternel a débuté : j'ai retrouvé dans l'équipe belge le jeune vendeur de journaux que j'avais dénoncé à la Gestapo. Il s'appelle Paul Brusson. J'ai beau essayer de me convaincre que ce n'est peut-être pas de ma faute s'il est ici, je ne me le pardonnerai pas s'il ne survit pas aux camps. Le comble de l'horreur, c'est qu'il a fait preuve d'une solidarité étonnante en me présentant au père Gruber, un saint aux enfers qui fournit de temps à autre un peu de pain supplémentaire. Sans doute Paul a-t-il fait cela parce que je suis de Liège aussi. Heureusement, il ne se souvient pas de moi.

Ses bons conseils ne m'auront pas servi longtemps. J'ai été affecté au kommando des extracteurs de pierre de la carrière, le fameux « kommando de la mort ». Une petite semaine a suffi pour venir à bout de mon corps décharné. J'ai dégringolé de fatigue de l'échafaudage de la carrière. Pendant un moment, j'ai cru mourir, puis je me suis demandé quelle différence cela pouvait bien faire.

Et maintenant, me voici, entre ces 4 murs blancs, j'attends. Je reprends quelques forces et j'attends. Parfois je reçois la visite de quelques Allemands et je me demande combien de temps je vais attendre ainsi. Des jours... Des semaines... On vient me chercher. Je proteste : **Ma jambe est toujours trop fragile ! Un officier me rassure alors : « Vous ne retournez pas travailler ». Où diable peuvent-ils bien m'emmener alors ? Tiens, encore un bâtiment que je ne connaissais pas. Celui-ci est rempli d'hommes en blanc... Mais ce ne sont plus des médecins. Je crains que le petit triangle rose brodé sur ma poitrine ne me cause encore des ennuis.**

Et aujourd'hui ? La résistance est toujours d'actualité

Dans le prolongement du printemps arabe, le peuple syrien s'est soulevé contre la dictature de son président Bashar al-Assad. Dès le 15 mars 2011, des manifestations pacifiques ont éclaté dans toutes les grandes villes du pays et le gouvernement y a répondu par la force. Face à la violence de la répression, de nombreux syriens ont choisi de prendre les armes afin de défendre leur liberté. Depuis, la guerre civile fait d'énormes ravages. Les rapports de force sont extrêmement inégaux: Bashar al-Assad combat les mitraillettes des rebelles avec des tanks et des bombardiers, recourant même parfois aux armes chimiques.

Malheureusement, l'Occident reste impuissant face à ce massacre car plusieurs groupes terroristes menacent de prendre possession du pouvoir au cas où le gouvernement tomberait. Le peuple syrien est donc seul dans ce combat.



CONTRERAS Narciso, *Jeune fille chantant des slogans pendant une manifestation, Alep, 30/11/2012*

NB: Alep est une des villes où la répression a été la plus violente

La situation du peuple syrien est comparable à celle de certains résistants de la seconde guerre mondiale. En effet, les militants de l'armée syrienne libre sont généralement très jeunes: ils souhaitent que leur avenir se déroule dans une société libérale et sont prêts à tout pour l'obtenir. A l'instar de Paul Brusson, cette jeune fille ne se pose pas de question avant de s'engager pacifiquement pour défendre leurs idéaux politiques, contre le totalitarisme. En réponse à cela, ils sont persécutés. La solitude de la population syrienne dans cette guerre est également comparable au sentiment d'isolement de Paul Brusson lors de sa déportation. Ils se sentent abandonnés et seul un faible espoir de libération les maintient en vie.

Une histoire universelle

19

Eén verhaal naast miljoenen anderen...

Paul Brusson, die bekend staat als boegbeeld van de Luikse weerstand, werd op 29 april 1921 in het Belgische dorp Ougrée geboren. Toen hij achttien jaar oud werd, sloot hij zich aan bij de beweging Solidarité, die een vertakking is van de Belgische verzetsorganisatie Onafhankelijkheidsfront. Van deze beweging werd hij al snel een heel actief lid. Zo hield hij zich onder meer bezig met de verdeling van ondergedoken Spaanse kinderen en distributie van socialistische sluikkranten. Nadat hij aan de Gestapo verraden werd, werd hij op 28 april 1943 opgepakt en bracht hij meer dan drie jaar door als Nacht und Nebel-gevangene in concentratiekampen. Paul Brusson is op 30 april 1945 eindelijk vrij gekomen. De rest van zijn leven heeft hij dan besteed aan de strijd voor vrede, recht en solidariteit. Hij is eveneens tot commissaris van de stad Luik benoemd. Vermeldenswaardig is uiteindelijk hier ook het feit dat hij kort voor zijn dood in november 2011 – de Belgische verzetsstrijder was toen negentig jaar oud – de vereniging zonder winstoogmerk Les territoires de la mémoire stichtte.

« Ik schrijf om de herinnering levendig te houden »

Dans les coulisses :

Le projet d'affiche: Notre affiche fait référence au rôle de Paul Brusson dans la résistance liégeoise où, entre autres, il distribuait des journaux clandestins. La longue déportation de Paul Brusson est également mise en avant avec le fameux pyjama rayé des détenus. Celui-ci porte plusieurs numéros: ceux de Paul Brusson qui a survécu à 5 camps de concentration différents. Enfin, seule touche de couleur: le triangle rouge, symbole des prisonniers politiques dont la captivité était par ce fait extrêmement rude. Aujourd'hui ce triangle symbolise la lutte contre l'extrême droite, un des combats menés par Paul Brusson après la guerre.





Le projet de valise:

Dans notre valise, nous avons tout d'abord mis la cause de la déportation de Paul Brusson: Les journaux clandestins qu'il distribuait. Nous avons également placé quelques éléments qu'il n'aurait sûrement pas pensé à emmener avec lui en Allemagne et qui pourtant lui ont sauvé la vie: du matériel de cordonnier, un ballon de football que nous avons symboliquement crevé... Bien sûr, nous devons faire ressortir, encore et toujours, ce triangle rouge. Enfin, en référence à la vie de Paul Brusson après la guerre, nous avons mis une image du grade de commissaire de police ainsi que le logo de l'asbl « Les Territoires de la Mémoire » que Paul Brusson a fondée en 1993.



Simon : « Le projet "Train des 1000" m'a permis de découvrir l'histoire de la seconde guerre mondiale d'un autre point de vue, en suivant la vie de quelques personnes et en recueillant leurs témoignages avec leurs émotions propres à leur vécu et non celles que des historiens peuvent interpréter. Il m'a aussi montré que tout le monde a une vision différente de la guerre que nous devons accepter car ce sont leurs vies. Pour finir, ce projet m'a mis en garde plus que jamais sur les faits se déroulant en ce moment dans les pays occidentaux et qui présentent certains points communs avec la situation en Allemagne dans les années 30. »

Louis : « Pour ma part, je trouve que le projet train des mille est un bon fil conducteur qui permet de relier tous les cours entre eux et de faire des liens. Le réaliser a été une bonne expérience qui nous a fait faire de belles rencontres ! De plus, il est une bonne source d'informations sur divers sujets et notamment la vie de résistant durant la guerre. »

Antoine : « Le projet Train des Mille nous a permis de considérer la deuxième guerre mondiale de manière plus "intime" ou en tout cas moins formelle que les manuels d'Histoire. De plus, cette démarche était l'occasion d'apprendre à réaliser une recherche historique approfondie. Paul Brusson a vraiment eu une vie remarquable, je suis content de l'avoir eu comme témoin car il a rendu ces recherches passionnantes ! Enfin, je me réjouis de concrétiser ce projet lors du voyage à Auschwitz. »



**Un visiteur en pleine lecture face à la valise de Paul Brusson.
Territoires de la Mémoire, 23 mai 2015. Photo de Monique Perilleux.**

« 28 histoires parmi des millions d'autres... »

23



Les 23 jeunes du Lycée Saint-Jacques participant au « Train des 1000 » 2015. Auschwitz.
Photo Catherine Moreau.

**...et aujourd'hui 84 étudiants porteurs de
mémoire pour ne jamais oublier ! »**

LYCÉE SAINT-JACQUES

échangeur, vivre, avancer

Le Lycée Saint-Jacques a été sélectionné pour participer au « **Train des 1000** » 2015, un voyage mémoriel vers Auschwitz, sur la base d'un projet interdisciplinaire mené en collaboration avec les Territoires de la Mémoire.

La vie de **28 témoins** de la barbarie nazie sera évoquée dans **28 valises** accompagnées de productions connexes (affiches, livrets, cartes postales) et d'une situation actuelle évoquant « en miroir » celle du témoin du passé.

Les étudiants de Saint-Jacques déposeront leurs « valises-miroirs » dans l'Espace Rencontre de la Bibliothèque George Orwell au **2^e étage de la Cité Miroir à Liège du 18 au 30 mai 2015.**



www.LyceesSaintjacques.be

Lycée Saint-Jacques
Rue Darchis, 35
4000 LIEGE

04 223 30 37

Responsable du projet:
Anne Vandergeten
A.Vandergeten@lsjl.be

Projet interdisciplinaire: Anne
Toppets, Anne Marrant, Dominique Kreuzsch, Sophie
Grand'ry, Hubert Gerin, Julien Dresselaers, Camille Lorenzi,
Sylvain Gulpen

Adresse du groupe : Train@lsjl.be

